

# Le poids des choses familières

MELINDA NADJ ABONJI

*Je t'implore instamment :  
Père chéri, laisse-moi vivre,  
Je suis si jeune !  
Comme elle m'emplit de joie, la lumière  
Ne me précipite pas  
Dans les ténèbres infernales*

1. C'était sans doute un jour de fin d'été au ciel d'un bleu plus profond, dans la certitude, quelques jours plus tard seulement, d'une obscurité plus grande, et surtout plus froide – un événement quelconque a tout déclenché, le temps fut-il déterminant, cela reste obscur, l'automne qui s'annonçait par ce bleu foncé n'a sans doute pas manqué d'avoir une influence, il planait dans l'air une saturation, une chaleur, une odeur de pain frais et de basilic, la porte était ouverte, les guêpes se sentaient conviées, tournoyant autour des grains de blé ronds et doux, les salades fraîchement aspergées – j'étais debout derrière le comptoir, près de la caisse, sans doute la radio était-elle allumée, il y avait un bon moment que personne n'était entré dans le magasin, et je regardais par la fenêtre, vers la Fierzgasse, c'était sans doute l'après-midi, entre trois et quatre, l'heure morte, le soleil avait chauffé le comptoir, mes mains incapables de décider quoi faire, dans l'oreille cette chanson légère, le murmure des guêpes, et au battement de paupière suivant, la certitude que tout allait toujours continuer ainsi, identique, semblable, jour après jour, année après année, chaque jour serait bien entendu un peu différent, unique, mais dans le principe rien ne changerait – au lieu de rentrer à la maison après le travail je pourrais tout autant rester debout derrière le comptoir – cette idée m'ouvrait brusquement une perspective, je continuais à regarder vers la fenêtre, et regarder ainsi vers la Fierzgasse, vers cette plaque bleue et blanche, fut sans doute décisif ou incisif, tout resterait identique, le temps qui était mien se déviderait comme une loi irrévocable, qui a nom destin, une puissance sur laquelle on ne peut influencer – le destin ou l'impasse.

2. Le jour était rayonnant, doré, mes mains chaudes, sans doute étaient-ce mes mains, je me voyais debout au comptoir, jeune femme, tout juste vingt ans, l'idée de rester debout derrière le comptoir était fondamentalement erronée, c'était en fait une manière de se révolter contre le cours des choses, si j'étais restée debout là, si je n'avais plus jamais bougé, tout aurait été plus ou moins perturbé, j'aurais dû expliquer mon attitude, expliquer pourquoi au lieu de rentrer chez moi je préférerais rester au magasin, pour être dès le début du jour à l'endroit où je me trouvais présentement, je préfère prendre un raccourci, voilà ce que j'aurais dû dire à mon collègue, rentrer chez soi, c'est trop compliqué, faire la cuisine, dormir, me lever le lendemain et me remettre en route – je faisais une erreur de raisonnement en souhaitant souligner d'un trait rouge la force de l'habitude par une démarche qui aurait été tout le contraire de sa confirmation, mais quand j'y repense, il s'agissait d'un début, d'un malaise face à l'immuable, à ce moment-là, je me suis dit que j'avais envie de me couper les cheveux, j'avais été bien assez longtemps la fille aux beaux cheveux longs, au lieu de m'installer un endroit où dormir près du comptoir, après le travail, j'avais cherché un coiffeur, ce qui n'avait pas été si simple, d'une part il était déjà tard, et d'autre part, le premier avait refusé d'attaquer ma chevelure – les raser? désolée, ma petite dame, impossible – mon insistance n'avait rien donné, mon allusion au fait que c'était justement ce que devait faire un coiffeur, couper les cheveux, non pas les protéger, j'avais été éconduite, gentiment mais fermement, je m'étais mise à rire, cela me confirmait dans mon intention: j'étais une femme qui désirait être tondue: comme il était facile de déstabiliser, de prouver que tout était dicté par l'habitude, le troisième ou quatrième coiffeur m'invita sans mot dire à prendre place dans le fauteuil, adapta la colerette protectrice, vous êtes sûre, demanda-t-il juste avant de me couper les cheveux par touffes entières puis de passer soigneusement le rasoir sur toute ma tête, vous êtes satisfaite? Je l'étais, me sentais libre, libérée du poids des choses familières.

[...]

5. J'ai pratiquement la certitude que le temps était à la pluie, c'était à coup sûr au printemps, le lundi après-midi qui avait suivi la catastrophe de Tchernobyl, et j'étais assise dans la salle de physique obscure au moment où j'ai entendu parler de cette catastrophe nucléaire majeure par Monsieur Ernest, qui cette après-midi-là ne cessa de parler, dessinant au tableau de son bout de craie un réacteur, traçant des flèches, des formules, dans mon souvenir il ne s'adressait à personne en particulier, se parlait tout au plus à lui-même ou à la science, mais sûrement pas à nous, à sa classe, d'ailleurs il ne parlait pas, il marmonnait, «demi-vie» et «césium radioactif», des mots que je n'ai jamais oubliés en dépit de leur lourdeur, et à partir de ce moment-là, le mot «iode» m'avait toujours fait penser à «idiotie»; c'était la première fois que le prof de physique m'était plutôt sympathique, parce qu'il ne savait plus où il en était, avait perdu son assurance – les chiffres, les traits, les formules étaient de plus en plus illisibles, devenant des signes manifestes de son impuissance; dans le petit amphithéâtre régnait un silence inconnu jusqu'alors, sans doute parce que nous savions que rien, après l'heure présente, ne serait jamais plus comme avant, en tout cas pour ma part je quittai le vilain bâtiment de l'école avec la certitude que des soulèvements allaient se produire partout de par le monde, des manifestations contre les centrales atomiques, contre l'énergie nucléaire, qu'on en parlerait partout, qu'on se rebellerait contre une énergie dont la puissance destructrice s'était révélée lors d'un cours de physique sur un tableau rempli de signes désordonnés; mais – ce fut très perturbant et inquiétant – il ne se passa rien, même pas l'arrêt de la circulation habituelle, rien qui s'apparentât le moins du monde au silence dans la salle de physique. [...]

\*

Partout des parapluies, des capes imperméables, des capuches, visages souriants malgré le vent et la pluie froide, la plupart ont au moins trente ans de moins que moi, nous parents, cheveux gris, ridés par la vie, nous sommes invités à participer à la manifestation organisée par les jeunes en faveur du climat; le 15 mars de cette année-là, recrue de fatigue, je suis sur la terrasse de l'Ecole polytechnique fédérale de Zurich, ce point de vue plein de noblesse qui fait miroiter aux yeux de tout un chacun l'idée que les sciences n'ont rien à voir avec la vie ordinaire, mon parapluie est plusieurs fois retourné par le vent, pourquoi donc un parapluie retourné n'a-t-il pas de nom particulier? L'âpreté du temps met d'autant plus en valeur le soin avec lequel les dessins ont été tracés, les slogans peints sur les banderoles, les caractères rebondis ou délicats, légèrement tremblés m'apportent une chaleur pleine d'une urgence à laquelle je ne m'attendais pas – les jeunes manifestants montrent qu'en matière d'environnement et de climat, seule l'illusion que rien ne change est restée immuable, cette illusion nourrie de la force de l'habitude qui fait penser que dévastation, pillage, pollution, démesure n'auront pas de conséquences, resteront sans impact – «system change, not climate change» peut-on lire sur l'une des banderoles, phrase qui indique *a contrario* que le changement de paradigme réclamé par les sciences et les organisations de protection de l'environnement au cours des dernières décennies ne s'est pas produit, ce qui a entraîné la poursuite du réchauffement climatique – le changement réclamé par la jeunesse qui manifeste se heurte trop souvent à une attitude d'arrogance cynique ou rageuse et la condescendance des adultes ne parvient qu'à grand peine à masquer la menace née de l'existence d'une autorité qui ne saurait d'aucune manière être remise en question et qui domine toutes les autres formes d'autorité: une divinité qui définit toutes les autres; une drogue dotée d'un pouvoir d'attraction supérieur à celui des autres drogues; une denrée qui domine toutes les autres; une langue qui asservit toutes les autres langues et est responsable du cours désastreux des choses; je parle de l'avidité de posséder des biens et de les augmenter, de l'argent qui incarne notre système d'une manière si incontestée qu'un scénario apocalyptique semble plus réaliste que le saut dans l'inconnu –

je suis assise devant le comptoir, cherchant dans le ciel gris-bleu-blanc des termes adaptés à l'univers que se forge à travers pensées et sentiments une jeune femme, Iphigénie, implorant son père de ne pas la mettre à mort et dont la voix résonne dans notre présent, dont les phrases rappellent une vérité à proprement parler insupportable: nous autres, les adultes, avons entre les mains, en soumettant nos enfants à un tel destin, le pouvoir de les sacrifier – ou non.

Dans la citation placée en exergue, Iphigénie s'adresse à son père Agamemnon, dans Euripide, *Iphigénie en Aulide* (transposition par Melinda Nadj Abonji).

Inédit extrait du dossier du prochain numéro de la revue «Viceversa Littérature», traduit de l'allemand par Françoise Toraille.

## biblio

### Schildkrötensoldat

Roman, Prix Schiller ZKB, Suhrkamp, 2017.  
*Le Soldat-tortue* (titre provisoire), à paraître en 2021 chez Métailié, trad. de Françoise Toraille.

### Pigeon, vole

Roman, trad. de l'allemand par Françoise Toraille, Ed. Métailié, 2012.  
*Tauben fliegen auf*, Deutscher Buchpreis et Schweizer Buchpreis, Jung & Jung, 2010 (dtv, 2012).

### Im Schaufenster im Frühling

Roman, Zurich, Ammann, 2004 (Jung & Jung, 2011; dtv, 2012).

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un.e auteur.e suisse ou résidant en Suisse, ou une traduction inédite d'un.e traducteur.trice de Suisse. Voir [www.lecourrier.ch/auteursCH](http://www.lecourrier.ch/auteursCH) Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Qertli, de la Fondation Piltard de l'Andelyn et de l'Association [ch]litterature.ch.



PHOTO AYSE YAVAS

## bio

**L'AUTEURE** Melinda Nadj Abonji est née en 1968 à Bečej, Yougoslavie (aujourd'hui en Serbie). Sa famille faisait partie de la minorité hongroise de Voïvodine. Ses parents ont émigré en Suisse et l'ont fait venir alors qu'elle avait 5 ans, en même temps que son frère aîné. Elle a étudié la germanistique et l'histoire à l'université de Zurich, où elle vit. Depuis 1998, elle se produit avec le poète et chanteur de *spoken beats* Jurczok 1001, depuis 2010 également avec le percussionniste, poly-instrumentiste et journaliste Balts Nill. Son œuvre lui a valu de nombreuses bourses et distinctions. Ses romans *Tauben fliegen auf* et *Schildkrötensoldat* ont été adaptés à la scène. Le texte dont des extraits sont publiés ici paraîtra dans sa forme intégrale en mai prochain dans la revue suisse d'échanges littéraires *Viceversa Littérature* 14, «Les jeux sont faits» (Service de Presse Suisse / Ed. d'en bas), qui consacre l'un de ses portraits à Melinda Nadj Abonji.

**LA TRADUCTRICE** Après une formation littéraire, Françoise Toraille mène une carrière universitaire. Son activité de traductrice littéraire démarre en 1989. Parmi les auteurs traduits, les écrivains «venus d'ailleurs» occupent une place toute particulière, entre autres Melinda Nadj Abonji, Terézia Mora, Saša Stanišić. Publications récentes: Gianna Molinari ( *Ici, tout est encore possible*, Ed. Delcourt) et Anna Seghers (*La Septième Croix*, Ed. Métailié). A paraître: Saša Stanišić (*Origines*, Ed. Stock). Françoise Toraille évoque de manière passionnante sa traduction de l'extrait ci-dessus dans un texte à lire sur notre site. **CO**